

A lire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à lire

Un couple dans l'Histoire

Andreï Sakharov,
Mémoires
Ed. du Seuil, 1990, 816 p.

Elena Bonner,
Un Exil partagé
Ed. du Seuil, 1986, 324 p.

(pbs) – Sakharov pensait que «les récits autobiographiques sont une partie de la mémoire de l'humanité». C'est pourquoi il s'est astreint à écrire ses Mémoires. Ils sont à l'échelle de la Russie par leur dimension, et malgré la simplicité de l'écriture, ils ont la profondeur humaine des grands classiques de la littérature russe. Ils sont importants par les événements qu'ils relatent et par la personnalité de Sakharov. «Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger», disait Pascal. On n'a pas osé égorger Sakharov, mais il a payé par des années d'exil et de persécution la longue lutte pour la justice dont le récit remplit la seconde partie de ses Mémoires.

Né en 1921, il vit l'évolution de la Russie pendant la seconde moitié du siècle. C'est alors que, physicien émérite – il aurait pu recevoir le Nobel pour la physique aussi bien que pour la paix – il met au point la bombe thermonucléaire que s'éveille en lui cette conscience qui l'amènera à consacrer sa compétence, son autorité et ses forces à lutter contre les essais nucléaires, puis pour le désarmement, en faveur de l'utilisation pacifique de l'énergie thermonucléaire, et surtout, finalement, pour la reconnaissance des droits de l'homme en Russie et pour la libération des prisonniers politiques.

Il n'a jamais combattu dans la clandestinité, mais ce n'est qu'avec l'arrivée de Gorbatchev au pouvoir et la perestroïka qu'il a pu sortir du long exil où il avait été confiné, et non condamné, car il n'y avait jamais eu de jugement.



Elena Bonner et Andreï Sakharov à Gorki. (Photos publiées par le quotidien *Bild*)

L'histoire même de l'élaboration des Mémoires est typique de ce qu'a été l'existence de cet homme et du courage avec lequel il a affronté son destin. Il commence à écrire en exil à Gorki en été 1978, à l'instigation de sa femme, qui collabore avec lui. Mais trois fois, en 1979, 1981 et 1982, le KGB lui vole son manuscrit et les documents sur lesquels il s'appuyait. Si bien qu'il rédige de mémoire sa troisième version. Sa femme réussit à la faire passer à l'Ouest. Heureusement, avec le nouveau régime, il peut rentrer à Moscou, retrouver quelques archives et mettre au point les premières épreuves de l'édition américaine avant sa mort en 1989. C'est l'édition américaine qui sert de référence; sauf erreur, il n'y a pas encore eu de publication en Russie.

Comme Sakharov le raconte, le «tournant» dans sa vie a été la rencontre, alors qu'il était veuf, d'Elena Bonner, médecin pédiatre, veuve elle aussi. Alors que lui a passé la Deuxième Guerre mondiale dans les usines d'armement, elle l'a passée sur le front comme infirmière volontaire; elle en est revenue invalide et sera pensionnée de guerre à ce titre. Elle appartient à une famille directement victime des purges stalinienne. Quand elle épouse Sakharov en 1971, elle est déjà profondément

ment engagée dans la lutte contre l'arbitraire policier du régime soviétique. Dès lors, le couple collabore dans la plus étroite union et lutte contre le scandale de ce régime.

En 1986, au prix d'une grève de la faim de son mari, Elena

Une femme ordinaire

Vincent Philippe,
Dans les Pas de Sophie
Ed. Empreintes, Lausanne, 1988

(cc) – Elle est morte, Sophie, quand commence le récit. Puis on la retrouve, vieille et divaguante, dans son lit d'hôpital où son neveu est infirmier. Puis on remonte encore le temps, conduit par le neveu curieux qui veut savoir quelle vie prend fin dans cette lente agonie. Et au fur et à mesure de ses découvertes se dévoile l'existence d'une femme que les convenances et l'hypocrisie familiales ont réduite au silence. Sophie a aimé, Sophie a été aimée, Sophie a été dénoncée, Sophie a été quittée. Puis Sophie est rentrée dans le rang, a repris le magasin, a retrouvé sa place dans l'honneur de la famille. Et de ce que fut sa vie, nul n'en saurait plus rien sans ce neveu opiniâtre qui s'attache à ses pas.

De cette enquête sur les amours d'une vieille tante indigne naît un récit d'une pureté transparente, chargé d'autant plus d'émotion qu'il n'en affiche guère, et sonnait d'autant plus juste qu'il ne prétend rien prouver. Mais évoquer seulement la vie d'une femme ordinaire, cachée tout au fond d'un silence ordinaire: rien de plus, rien de moins – et c'est parfait.

obtient le droit d'aller pour six mois se faire soigner aux Etats-Unis. Elle profite de ce «temps de parole libre» pour dire à l'Occident la vérité sur les persécutions contre son mari et la vérité sur leur exil à Gorki. Son récit aurait dû faire le dernier chapitre des Mémoires, c'est devenu un livre, qu'il faut lire aussi pour qu'il reste dans la mémoire de l'humanité une image complète de la vie du couple Sakharov-Bonner.

L'idiote du village

Monique Laederach,
J'ai rêvé Lara debout
Ed. Zoé, 166 p.

(pbs) – Le décor est fait d'arbres, de pluie, d'herbes mouillées et de mousse, autour d'un village où le vide des existences favorise l'éclosion de cancons, de préjugés racistes, de la haine et de la peur envers des réfugiés misérablement logés et laissés à eux-mêmes. Et la peur aussi envers une fillette bossue et «demeurée», qu'on traiterait volontiers de sorcière. Dans ce village, une jeune femme qui s'ennuie et dont le mariage va mal. Elle cultive l'illusion qu'elle se sauvera en tentant de protéger la petite in-



firmes, qu'on accuse d'avoir tué un chat.

Entre tous ces êtres, le problème de la communication, de l'absence de communication et d'un langage véritablement commun, d'un véritable amour. Roman d'atmosphère plus que d'analyse en profondeur. L'écriture est originale, difficile, heurtée, comme douloureuse: habile expression de la souffrance liée à la solitude morale.

Un roman du temps

Jeanne Hersch,
Temps alternés

Ed. Metropolis, Genève, 1990

(pbs) – Disons tout d'abord nos vœux et félicitations à Jeanne Hersch, qui vient de fêter ses 80 ans. Ce bel anniversaire coïncide avec une nouvelle et troisième édition de son unique roman. Elle l'a écrit en 1940, quand l'Europe était en guerre et la Suisse l'arme aux pieds. On peut s'en étonner, car ce n'est pas l'habitude de Jeanne Hersch de s'abstraire de l'actualité.

Mais peut-être, en cette période de danger, ou simplement parce qu'elle abordait la tren-

ou la beauté des coteaux plantés de vignes ou les lumières changeantes du lac.

Mais son roman est d'abord œuvre de moraliste: c'est le récit d'un amour d'autrefois – amour presque enfantin, à peine sorti du rêve, mordant à peine sur la réalité – qu'une jeune femme fait à l'homme qu'elle aime, qu'elle a épousé et dont elle est enceinte.

Mais c'est aussi un roman de philosophe: il cherche à pénétrer les «régions mortes» de la mémoire.



Jeanne Hersch à l'époque de «Temps alternés».

taine, a-t-elle éprouvé le besoin, qu'elle prête à son héroïne, «de voir de quoi elle est faite, d'où elle est venue... l'éprouver, l'assurer, en vérifiant si elle a su faire nourriture de tout».

De très belles descriptions prouvent qu'elle a su «faire nourriture de tout», elles ont le poids du vécu: l'émerveillement devant un feu de cheminée

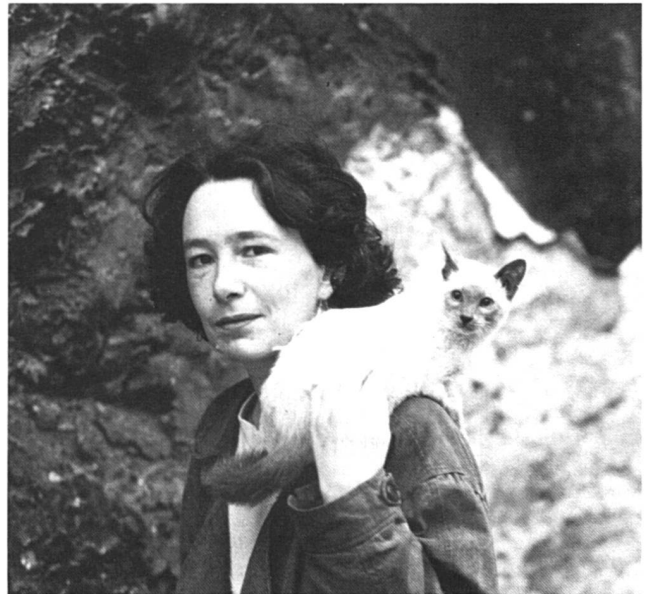
Et le thème du temps, qui lui donne son titre, est présent derrière cette recherche de l'unité de la vie.

Et c'est un thème philosophique, puisque, suivant Jeanne Hersch elle-même, philosophe, c'est s'interroger sur les problèmes auxquels la science n'a pas, ou pas encore, apporté de réponse.

L'écriture ou la vie ?

Bernadette Richard,
Le Pays qui n'existe pas

Canevas Editeur, Saint-Imier, 1990, 224 p.



Bernadette Richard. (Photo Jeanne Chevalier)

(Id) – Le Jura est un humus fertile en aventuriers. L'aventure sous toutes ses formes. Enfant du pays, Bernadette Richard est de cette race-là. Une tronche, un talent, un foisonnement qui débordent en pages bouillonnantes jusqu'à ce troisième livre*, intitulé «Le Pays qui n'existe pas», titre du premier des treize récits (est-ce un hasard, ce chiffre magique, chez une Bernadette toujours à l'affût des signes?).

Le climat, ici, c'est la passion dans tous ses états. Amoureuse. Rêveuse. Onirique. Ultralucide, dérisoire et parfois même prophétique. Et scientifico-ironique comme dans «La septième vie»: «L'ère du binaire n'a même pas réconcilié l'équation de l'homme et de la femme.» Personnellement, j'ai particulièrement apprécié les «Prises de vue pour une muse inachevée»: «Pourquoi les femmes qui créent ne puisent-elles pas elles aussi dans le regard de jouvence d'une muse amoureuse?» se demande Bernadette. «Inconcevable, la muse est l'apanage de l'homme. Pourtant, remarque-t-elle,

l'homme transparaît avec obstination dans tous mes écrits. L'homme serait-il ma muse?»

Conclusion: «Non, l'homme ne peut me souffler que de brefs récits, il n'est pas assez mûr pour m'inspirer un roman!»

Écrit sous le signe de l'Italie, où se passent plusieurs des nouvelles, le livre se termine sur une «Lettre à Buzzati» (Dino pour les amis). Qui a passé ses journées devant sa table au lieu de jouir de la caresse d'un homme ou de celle du soleil, comprendra: «Écrire. L'écriture me persécute jour et nuit, éloigne de moi l'amour, détruit mes pages sous prétexte de mensonge alors que la littérature, justement, n'est que tromperie et contre-vérités, à lire entre les lignes»... «Dois-je carrément cesser d'écrire, ce qui m'apparaîtrait une sage décision, et vivre enfin, que diable, on n'a qu'une vie!»

*Bernadette Richard a publié en 1983 «Quelque part une Femme» et en 1985 «La Femme déserte» (Favre, Lausanne).

Fr. 48.-

ABONNEZ-VOUS!

POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS 1 année

NOM : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

N° postal et lieu : _____

J'ai eu ce journal : par une connaissance Au kiosque

A renvoyer à FEMMES SUISSES, case postale 323, 1227 Carouge